

NOTRE ROMAN

Dans la vallée de la Matapédia

Extrait du journal de Mme SPES.

1863—RIMOUSKI.....

Au bout de l'avenue, le nez appuyé à la grille, en fer ciselé, je humais avec délice, l'air pur du matin.

Le ciel était d'un si beau bleu, le soleil dorait si tendrement les petites vagues du fleuve, que je ne pouvais me lasser d'admirer les beautés de la nature; tout en me laissant envahir par les parfums, qu'une brise joyeuse, dérobait aux fleurs des champs, aux bois d'alentour, et qu'elle seule possédait le secret de réunir sans rien leur faire perdre de leur suavité. Les petits nuages blancs, légèrement argentés, se pourchassaient à l'environ, et je prenais plaisir à former des lettres, que leurs formes variées et changeantes, faisaient éclore dans ma jeune imagination.

Les fraîches impressions de cet âge enfantin sont restées gravées dans ma mémoire, et quand mon âme ballottée par la tourmente, a besoin d'un rayon pour continuer son voyage plutôt ténébreux, et retourne à ces jours radieux, et en reviens le cœur reposé, et plutôt entr'ouvert à l'espérance.

Donc, depuis quelque temps, en outre, j'examinais les passants, quand je vis s'approcher, le petit Thomas, un peu plus âgé que moi qui venait d'atteindre ma septième année, les bras chargés de fleurs, cueillies aux bords des routes. — "Oh! fis-je, suppliante, donne-moi ces fleurs." — "Oui, si tu veux m'embrancher?"

— "Non, je ne t'embrancherai pas." — "Pourquoi?" — "Parce que tu as toujours les mains sales." — "Mais, regarde comme elles sont blanches aujourd'hui!"

Je ne pus, cependant, me décider à les obtenir à ce prix, mais les regarde avec convoitise. Dieu! qu'elles étaient belles!!

— "Embrasse-moi, à travers la barrière, seulement, insiste le tentateur en herbe.

— "Non, je ne veux pas, demande autre chose?" — "Eh, bien! fais-moi voir le gros lion d'or?"

Il n'était pas facile d'atteindre furtivement le troisième étage de notre belle demeure; mais, voilà que je cède à la tentation. Après avoir mis les fleurs en lieu sûr, on se hâte, afin de ne pas être aperçus, de gravir les marches du grand escalier en spirales... et arrivons enfin, au troisième. Mais, là, ce n'était pas le cas de dire: "Maison, ouvre-toi." Une lourde clef est accrochée à la muraille. Il est bien difficile de l'atteindre, mais, j'étais décidée à garder les fleurs, et il fallait réussir. La clef finit donc par être introduite dans la serrure qui cède.

La porte est ouverte.

Thomas, les doigts dans la bouche, les yeux démesurément écarquillés, regarde.

Nous n'avons pas. Le silence qui règne dans cette immense salle, me donne l'impression, et sans prononcer une parole nous restons cloués sur le seuil.

Tout au fond, sur une estrade et un grand fauteuil recouvert de velours rouge, de longues et lourdes draperies de même nuance, forment un alcôve qui dissimule un peu ce siège d'honneur. Au plafond à l'endroit où les poils se réunissent, on voit tout, un gros lion doré. Dans la salle un grand nombre de fauteuils sont rangés. De magnifiques lustres sont suspendus au plafond, qu'ornent des groupes de roses en plâtre. Un odeur de peinture et de vernis se dégage de partout.

Après quelques minutes, je tire la manche de l'habit de mon compagnon et sans s'occuper de la porte, nous descendons l'escalier quatre à quatre.

Cette salle, au troisième étage avait été louée au gouvernement pour les assises de la cour du Banc du Roi dont mon père était greffier.

LA FAILLITE

Je l'ai mon fameux bouquet!! et pas l'ombre d'un repentir pour ma mauvaise action. Je cours à l'office de mon père—où ma mère assise, dans une berceuse les yeux mi-fermés, égrène son chapelet.

Elle est vêtue d'une robe de soie verte. Ses longs cheveux noirs et ondulés, sont rebelles, et sortent sans cesse de la coiffe blanche, portée alors, suivant la mode de l'époque. Les stores sont presque complètement baissées, et il règne une demi-obscurité qui invite au silence. Le bouquet de lilas blanc déposé sur le grand pupitre rouge de mon père jette dans l'atmosphère son parfum indéfinissable.

Ma mère prie, il ne faut pas la déranger. En attendant, je me glisse, sans bruit, sous la table ronde de mon père dissimulée par la présence.

Quelques minutes plus tard—l'entende la son cadencée de mon père qui entre. Il est grand, et possède une excessive distinction. La belle figure ne respire que l'intelligence, la droiture, la bonté. Il est tout souriant, et s'avance vers

ma mère en cachant quelque chose derrière le dos. Arrivé près d'elle, il lui pose sur les genoux un sac assez long et rond. Il contient huit cents écus neuf et luisants, qu'il vient de recevoir du gouvernement pour certains travaux exécutés. Ensuite ayant déposé le sac dans le secrétaire, il revint vers ma mère et lui dit: "Tout va bien, n'est-ce pas, ma Flavie. Je viens de vendre à Québec la cargaison de poissons de l'Espérance" et la "Marie Stella". Avant quinze jours elles seront rendues, et tout sera réglé. Avec le bénéfice, nous finirons de payer ce qui reste dû, sur la ferme du "Beau Séjour" et avec mes honoraires de Greffier, nous pourrions aux dépenses courantes. Donc, puisque tout nous sourit, vivons en paix et élevons notre nombreuse famille dans la crainte du Seigneur... Ma mère le regarda d'une manière étrange, on aurait dit que le doux tableau que mon père venait d'évoquer ne trouvait pas d'écho dans son cœur, et avec une espèce de contrainte demanda:

— "Est-ce que les assurances des deux goélettes sont payées?" — "Elles seront échuées après-demain, mais, aussitôt arrivées, je m'empresse de les renouveler. Les traits de ma mère se crispèrent légèrement.

Un silence singulier suivit.

— "James, demanda ma mère, avec une grande douceur—mais une douceur triste, que ferez-vous si toutes ces belles prévisions n'allaient pas se réaliser?"

Mon père apparut d'abord à une secte protestante, mais converti au catholicisme, rien ne pouvait égaler sa foi et sa piété. Avec une gravité que je n'oublierai jamais, il lui répondit: "Ma Flavie, nous nous résignerons... Pourvu que toi et les enfants ne manquiez de rien, je suis prêt à accepter toutes les déceptions qui pourraient survenir... Cherchons le ciel, dit l'Ecriture, et le reste nous sera donné par surcroît."

— "Une grande pauvreté m'effraye, répondit ma mère, et je le sens, jamais je ne pourrais me soumettre à cela."

La cloche annonça, le dîner, et ils sortirent. J'étais épuisée de ce que je venais d'entendre. Devenir pauvre? Était-ce possible? En attendant, le mieux était d'aller dîner... Une fois à table, mon père prit sa voix grave et basse qui savait si bien nous glacer, et demanda:

— "Quel est celui d'entre vous qui s'est introduit dans le troisième étage? Mon frère Joseph, fort insupportable, fut aussitôt soupçonné. Se sentant observé il rougit de colère. Ces couleurs furent mal interprétées. Mon père lui demanda:

— "En connais-tu quelque chose, Joseph?"

— "Non, papa, rien du tout."

— "Qui alors?" — "Ce n'est pas moi! Il allait pleurer; alors je me levai debout sur ma chaise, et racontai, mon histoire, tout d'un trait. Tous éclatèrent de rire. J'étais furieuse, et aurais préféré être battue. Ce fut mon premier gros chagrin.

Quelques jours après, tard dans la soirée, nous étions tous réunis dans l'office quand un violent coup de marteau retentit à la porte.

Ma mère pâlit, et mon père qui fut ouvrir en revint avec un télégramme.

Après avoir pris connaissance de son contenu, il garda le silence, mais sa figure prit la teinte du marbre.

— "Quel malheur annonce-t-il?" demanda maman, d'une voix qu'il s'efforçait de rendre calme. Il relut...

— "Goélettes sombrées, perte complète, équipages sauvés... Comme ils n'échangeaient aucune parole, les enfants se retirèrent. Hélas! ce n'était que le commencement. Quelques jours plus tard, les bâtiments de la ferme—animaux, instruments agricoles—tout fut détruit par le feu.

Enfin, dans le même automne, un ennemi politique, fort puissant lui fit perdre sa position de greffier.

Ne pouvant solder les dettes contractées pour l'achat de la ferme, tout le mobilier fut saisi et vendu. Aujourd'hui, une faillite est un péché de "savoir faire, et de bon aloi". Alors, la loi était plus stricte. Il n'était pas rare qu'un honnête homme que des circonstances malheureuses empêchaient de réussir, était jeté en prison, pour dette.

Je ne pouvais rien comprendre au brouhaha qui s'ensuivit. Les tentures, les tapis, les beaux meubles, les beaux grands miroirs, l'argenterie, la belle vaisselle, tout partait. On ne rencontrait que visages tristes, et mon père adressait souvent des paroles de consolation à ma chère maman.

En l'espace de trois mois, tous ces malheurs s'étaient succédés. Mon père marchait sans relâche, dans les grands appartements vides et sonores, visiblement préoccupé.

La maison naguère remplie d'a-

mis et de gâté, était devenue déserte. Non seulement on n'entendait plus de commentaires désolants, mais de la manière que mon noble père avait de gérer ses affaires!! On n'osait s'attaquer, cependant à sa parfaite honnêteté. Mon père souriait en nous parlant des affections de ce monde—et avait souvent ajouté: "Rappelez-vous toujours que les amis sont plus nombreux près d'une table bien servie, qu'à la porte d'une prison."

Malgré son admirable résignation sa santé périclitait. Ma mère avait ordonné que, sans cesse, un des membres de la famille fut agencé dans le petit oratoire de la maison, et le Christ miséricordieux finit par nous sourire.

Un matin, le facteur apporta une grande enveloppe ciree, que mon père s'empressa d'ouvrir. S'adressant à maman et à nous il dit souriant: "Voyez comme Dieu vient d'exaucer vos prières!!"

UNE BONNE NOUVELLE

Le gouvernement de Québec lui offrait d'aller étudier sur les lieux la meilleure voie à suivre pour la construction du chemin de fer "Intercolonial" d'écarter un pamphlet relatant ses observations. Deux autres, des plus capables du pays devaient en faire autant et en rendre compte.

Ensuite le Conseil d'Angleterre auquel seraient soumises ces études déciderait.

La nouvelle ne pouvait arriver en temps plus opportun. Il choisit donc ses arpentiers ses hommes, et partit sans délai. Il exécuta ce long travail avec célérité.

Les brochures furent étudiées à Londres, et la sienne fut choisie. Le gouvernement lui offrit quelques cents acres de terre sur les parcours qu'il avait étudié.

Il en choisit donc huit cents dans la vallée Matapédia, et décida d'aller s'y établir. Ma mère, courageuse approuva. Sa seule douleur était de ne pouvoir faire continuer les cours classiques de ses trois fils. Alors, le saint curé de l'en-droit, voyant sa grande désolation lui dit qu'un jour son fils aîné serait prêtre. Sa confiance ne fut pas trompée. Un jour, elle reçut la sainte communion des mains de cet enfant chéri.

L'hiver qui suivit fut long. Presque tous les appartements étaient fermés—les autres étaient froids—et sans rien comprendre nous pensions contre la vieille et bonne servante qui ne voulait pas chauffer.

"CHOUI"

Enfin le printemps s'approchait. Le dimanche des Rameaux, la température était douce. À la fenêtre je regardais les citadins, les cultivateurs se rendant à l'église. Tous apportaient une branche de cèdre qu'il devait faire bénir, et qu'avec grand respect, ils placeraient dans chaque coin de la maison, dans la grange, les écuries, enfin partout, après avoir fait brûler pieusement ceux de l'année précédente.

Aujourd'hui, on semble croire que les beaux arbres de nos forêts, ne méritent plus de recevoir cette bénédiction et d'en protéger nos demeures. A grands traits, on importe des milliers de palmiers et des palmiers nationaux sont dédaignés, mais, pourtant, avoir dé-mérités.

À la porte de l'église, tout le monde est heureux de se revoir—et sans recevoir alors de grands quotidiens, tout chacun, à sa nouvelle à raconter—et se plaisant à ajouter.

Tout à coup, des cris, des braves retentissent. On trépigne, on frappe des mains.

Les voitures, à la hâte, se rangent de chaque côté de la route. Quelques chevaux surpris, se mettent à ruer, sans respect pour le devant de la carriole. Alors, j'ai perçus dévalant sur la grande côte de la route un équipage extraordinaire.

Un cocher très haut sur pattes, excessivement maigre, au groin démesuré, aux longues oreilles pendantes était attelé sur un traîneau. Un petit garçon d'une douzaine d'années, conduit, cette monture nouveau genre, avec le plus grand sérieux.

Ce que je trouvais de plus comique, c'est que les garde-yeux de la bride, étaient peints en rouge écarlate.

S'il ralentissait sa marche, le cri de "chou" que lui lançait le jeune charretier fouettait son ardeur et philosophiquement, il accélérât sa course, sans s'occuper des vivats qui pleuvaient sur son passage. Arrivé à l'église, sans un sourire, le garçonnet attacha sa monture à un des anneaux; et entre avec un air de grande supériorité. Plus tard, m'affirma-t-on, cet enfant est devenu un des principaux commerçants de Montréal. Tout jeune il avait prouvé la vérité de l'axiome: "Qui veut la fin, veut les moyens."

Il avait franchi ainsi la distance de trois milles pour se rendre à l'église.

VERS LA TERRE PROMISE

ger des fantômes allés par milliers. J'avais hâte de partir pour cette nouvelle terre promise, dont mon père une fois revenu, nous parlait avec tant d'enthousiasme. Là où les fruits croissaient avec une prodigieuse abondance—où les oiseaux par centaines venaient s'abattre près de nous. J'en perdais le sommeil.

À la sortie du collège, mon père et mes trois frères partirent, et il revint quelque temps après chercher le reste de la famille.

Je jubilais, mais, mes sœurs me disaient rien. La perspective d'aller vivre dans ce lieu désert n'avait rien de bien agréable pour elles, mais, sans murmurer, se soumettaient. Une voiture rassemblée à un carrosse fut louée pour mes parents et les plus jeunes. Trois grandes charrettes le furent pour transporter ce qui nous restait de ménage. Une de mes sœurs et moi furent un peu dissimulées parmi les meubles d'une d'elles. Nous fûmes installées sur des oreillers de duvet, qui nous faisaient oublier que la charrette n'avait pas de ressort, et arrangés de telle sorte à pouvoir nous servir de lit au besoin. Ma mère se désolait de voir ses fillettes obligées de franchir une distance d'environ deux cents milles dans un semblable véhicule.

Enfin nous voilà partis pour ce domaine féérique, rien ne pouvait égaler l'intensité de ma joie.

Après avoir franchi une longue étape nous arrivâmes en pleine forêt. Les chemins étaient magnifiques, nous côtoyons sans cesse des rivières, des lacs imposants. Mes yeux ne se lassaient pas. Il me semblait que chaque arbre, chaque rocher, chaque vallou avait une histoire à raconter, et leur langage incompréhensible, je l'écouais tout de même.

Nous trois charretiers étaient de braves canadiens, d'une quarantaine d'années.

Le nôtre, celui à qui nos parents nous avaient spécialement confiées, se nommait Sirois et possédait une humeur gaiole.

Il chantait continuellement, et savait par cœur un nombre prodigieux de complaintes, de chansons, de chansons d'amour et d'autres qui faisaient rire les autres à gorge déployée. Sans les comprendre, leur gaieté nous gagnait. Mais, tout cela n'était rien comparé aux cantiques—surtout les cantiques de Marseille, dont un surtout "Joseph vendu par ses frères" à cent vingt couplets, et que notre bon Sirois savait par cœur.

Ensuite, venaient les vêpres, les hymnes latins etc.

Il était musculeux, avait les cheveux roux, la bouche d'une grandeur démesurée. Le malheureux s'il n'avait pas eu d'oreilles, elle eût fait le tour de la tête.

Et c'est peut-être pour cette raison que ma sœur Sarah l'avait surnommé "Sirois la gueule de fer."

Un des sourcils s'ennuyant de l'autre l'avait rejoint, ce qui était loin de lui donner l'expression d'un chérubin. Ses yeux étaient francs et rieurs. La langue toujours en mouvement il sifflait, parlait où chantait.

Sa voix retentissait avec une telle ampleur dans la forêt, que les oiseaux effarouchés s'enfuyaient à tire-d'ailes.

C'est surtout quand il s'était dé-saturé à nos fameux crucheton qu'il avait le soin de faire remplir à tous les relais, que les chansons d'amour l'attendaient. Alors il versait tant de larmes qu'elles ne savaient plus où couler.

UNE PEUR

Blotties dans notre cachette, nous rions à se briser les côtes. Un jour le fin matois s'aperçut de notre manque de civilité, et s'approchant de la charrette il ordonna à son cheval, d'une voix de stentor, de s'arrêter. Le grand efflanqué n'avait pas besoin d'un autre avertissement pour obéir. De ses yeux perçants, il nous fixa pendant quelques minutes. Nous tremblions comme des feuilles. Allait-il donc nous garrotter et nous abandonner dans la forêt? Ma bonne sœur Sarah, déjà, m'entourait de ses bras protecteurs. Enfin, il dit: "Vous vous moquez de moi je crois? Eh bien!... Eh bien... Mon Dieu, qu'allait-il dire? Eh bien!... vous avez bien fait... Quelle détente, et le brave homme fit repartir sa "Pégasse" en sifflant.

Il fallait souvent faire halte, les chevaux couverts d'écrume pouvaient plus marcher, tant la chaleur était torride. Ils brouillaient d'un côté et d'autre, tandis que les braves gens préparaient nos repas. Un des deux autres, Magloire Landry, était un petit homme, il avait une petite tête ronde, des petits yeux gris et doux, au teint de couleur imprimée.

Nous avions toujours soulevé quand le vent s'engouffrait dans les immenses pantalons tant nous craignions, que le vent ne l'emportât. Le soir lorsqu'il fallait préparer quelque collation—il nous fallait assiéger près d'un petit feu, et là ne tarissait pas en récits épiques de révenants, sorciers, chasse-galerie, loup-garou, lutins, etc. et quand il n'avait pas été le héros, il avait été le témoin de ces faits épouvantables.

Nous l'écouions avec une extrême attention. Le moindre bruit nous faisait sursauter, et malgré tout, ce n'était qu'un regret que nous remontions dans la charrette, et là, dans l'obscurité profonde de la forêt on croyait entendre vol-

UNE TOMBE DANS LA FORET

Un jour la température était étouffante, notre pauvre Sirois n'en pouvait plus, malgré les services du crucheton, auquel il avait souvent recouru.

Arrivé près d'une petite colline, il nous demanda: "Voulez-vous prier les petites? A cette invitation extraordinaire, nous crûmes qu'un grand danger nous menaçait. Il n'en était rien cependant. Nous prenant chacune par la main, il nous aida à monter sur le monticule, au haut duquel, on vit une tombe entourée d'une palissade blanche—et plantée, une croix noire. On pouvait y lire: "Cigit, Elzéar Rathier, noyé à quelques pas d'ici, à l'âge de dix-sept ans."

Après quelques "paters" récités avec ferveur M. Sirois nous fit asseoir près de la tombe sur un tronc d'arbre renversé.

— "Voyez-vous, nous dit-il, ce grand remous, au bord du lac, au-dessous des peupliers, c'est là qu'il s'est noyé."

En effet, nous vîmes le remous dansant toujours sa ronde fatale, et dont les rayons indolents du soleil dorait l'onde meurtrière.

Son père était un riche fermier de M... Il était aussi avaricieux, que sa femme était bonne et charitable qu'il privait ainsi que son unique enfant de nourriture, les obligeant tout de même à un travail au-dessous de leurs capacités. Il frappait souvent le petit qui n'avait aucune force ne pouvait exécuter ses ordres cruels.

La mère alors le cachait dans quelque coin, et sacrifiant sa mal-gre pitié, allait la lui porter. Un jour le père entra dans sa violence, le maltraita durement et le chassa. La pauvre vieille se hâta de réunir ses quelques vêtements, en fit un paquet, déroba un morceau de pain noir qu'elle y ajouta et lui jeta le tout, par la petite fenêtre du grenier. C'était un soir d'automne sombre, glacial. La mère désolée le regardait s'éloigner et pleurait amèrement. L'enfant martyrisé se retournait souvent en lui faisant des signes de tendresse.

Au détour de la grande route, il allait disparaître, mais il le regardait encore et se met à genoux. C'était trace vers un grand signe de croix, et supplie le Seigneur de protéger son pauvre petit.

Elle ne le revit plus...

Il s'engagea dans les chantiers, voulut faire la "drive" avec nous. Il tomba à l'eau, réussit après mille efforts de s'emparer d'une des branches de ce grand peuplier là, mais la branche cassa. Mon compagnon et moi, fîmes l'impossible pour le sauver. Ce fut en vain, le remous s'en empara, et il disparut pour toujours.

Après avoir retrouvé son corps, nous l'avons enterré ici. Le fleuve malgré les larmes de sa femme ne voulait pas venir le chercher.

— "On le reverra, au jour du jugement répondit-il." Sa femme devint muette, et le malheureux emplit encore ses sous. Apprenant la chose, nous sommes revenus et avons arrangé sa tombe. Tous ceux qui passent s'arrêtent pour y prier. Ensuite le brave homme chante la complainte de l'enfant martyr. Avec des paroles simples et navrantes, il chante ce qu'il vient de nous raconter. Il chante les appels de ses compagnons, la dureté de son père, et termine par cet épouvantable couplet.

"Si son corps eût été de plâtres, Vous auriez vu le père Rathier, A l'entour de sa carcasse Comme un ver prêt à ronger."

Nous pleurons tous. Ma sœur et moi couvrîmes sa tombe de fleurs, et ayant terminé, nous lui dîmes: "Repose en paix."

À l'aide de notre bon guide, que nous tenions maintenant pour un être supérieur nous nous réinstallâmes dans la charrette, et les chevaux ébranlèrent leur attelage.

Le remous fatal continuait toujours sa ronde-folâtre, dont les rayons indolents du soleil dorait déjà, m'entourait de ses bras protecteurs. Enfin, il dit: "Vous vous moquez de moi je crois? Eh bien!... Eh bien... Mon Dieu, qu'allait-il dire? Eh bien!... vous avez bien fait... Quelle détente, et le brave homme fit repartir sa "Pégasse" en sifflant.

Il fallait souvent faire halte, les chevaux couverts d'écrume pouvaient plus marcher, tant la chaleur était torride. Ils brouillaient d'un côté et d'autre, tandis que les braves gens préparaient nos repas. Un des deux autres, Magloire Landry, était un petit homme, il avait une petite tête ronde, des petits yeux gris et doux, au teint de couleur imprimée.

Nous avions toujours soulevé quand le vent s'engouffrait dans les immenses pantalons tant nous craignions, que le vent ne l'emportât. Le soir lorsqu'il fallait préparer quelque collation—il nous fallait assiéger près d'un petit feu, et là ne tarissait pas en récits épiques de révenants, sorciers, chasse-galerie, loup-garou, lutins, etc. et quand il n'avait pas été le héros, il avait été le témoin de ces faits épouvantables.

Nous l'écouions avec une extrême attention. Le moindre bruit nous faisait sursauter, et malgré tout, ce n'était qu'un regret que nous remontions dans la charrette, et là, dans l'obscurité profonde de la forêt on croyait entendre vol-

LES SAUVAGES

Tout à coup nous jetons des cris d'épouvante qui retentissent dans les montagnes. Les guides accourent—s'informent. D'une voix

bleu céleste faisait ressortir les

petits blancs argentés qui semblaient jouer à cache-cache. Une fois remontés dans notre véhicule aérien, ma sœur me dit: "C'est notre dernier jour, nous arrivons ce soir."

Je ne répondais pas, une espèce de tristesse me serrait le cœur. Ce beau voyage était déjà terminé. J'ai visité l'Europe, avec tout le confort possible. Même ce voyage n'a pas laissé dans mon cœur et mon intelligence, des impressions aussi merveilleuses aussi idéales, aussi touchantes que celles ressenties dans ce long trajet, et dans d'aussi humbles circonstances.

LE "CHEZ NOUS"

Sarah, demandai-je soudain, est-ce que le "chez nous" où nous allons arriver ce soir, est aussi beau que celui que nous avions autrefois?

— "Je ne pense pas, répondit-elle tristement. Le jour me paraît long, j'avais hâte de savoir. Enfin, le so-

leil, se couche, et nous mar-

chons. Longtemps, longtemps, les des chevaux résonnent sur le sol. Il faisait froid, mais la lune beaucoup d'éclair.

Tout à coup, au lieu de la grande route, nous prenons un chemin transversal, que bordent des champs couverts de moissons. Quelques mûgites tard, nous nous arrêtons près d'un petit lac. Juste assez grand, sent s'y mirer. Nous étions milles de Causapal. En regardant, nous aperçûmes une que nous supposions avoir été traitée pour des chiens. A stupéfaction, les chevaux furent tels, et je me demandais où allions nous coucher quand le plan de nos frères, bel animal blond, sortit de la cabane.

Suite à la page 7.

Où le devoir entre le sort.

Matériaux

Pour Plombiers, Ingénieurs et Poseurs d'Appareils de Chauffage

MARCHANDISES EMAILLÉES ET EN PORCELAINE

ARTICLES SANITAIRES

J. Alph. Langelier

TELEPHONES: VENTES ET EXPEDITIONS, QUEEN 581 BUREAUX, QUEEN 582.

Entrepôts et Département d'Expédition Bureau et Magasin 288 à 294 et 310 rue WELLINGTON. 312 et 314 rue WELLINGTON.



PROVINCE OF ONTARIO DEPARTMENT OF MINES

Les Richesses Minérales d'Ontario

La production minérale d'Ontario pour l'année 1924 est estimée à \$75,000,000.

La liste des minéraux économiques produits en Ontario est longue et variée. Elle comprend le mica, l'ardoise, la pyrite, le graphite, le sel et plusieurs autres substances non-métalliques, mais Ontario occupe la place par excellence, parmi les contrées minières, par sa production de métaux. Parmi ceux-ci on remarque l'or, l'argent et le nickel. Ontario surpasse non seulement ses Provinces sœurs dans la production de ces trois métaux mais elle en produit plus à elle seule que toutes les autres mises ensembles.

L'OR:—Ontario est aujourd'hui la source principale de la production de l'or n'étant surpassée que par le Transvaal et les États-Unis. Les chiffres pour 1923 sont les suivants:

Transvaal	9,132,722 onces (Troy)
États-Unis	2,485,445 "
Ontario	971,518 "

On estime que la production d'or dans Ontario en 1924 excédera 1,200,000 onces ou \$25,000,000. Les noms de Porcupine et Kirkland Lake—les deux districts producteurs d'or par excellence—sont aujourd'hui dans toutes les bouches. La mine Hollinger augmente constamment sa production et atteint aujourd'hui 8,000 tonnes par jour, si bien qu'on estime qu'à la fin de 1925 elle sera la mine d'or la plus importante du monde entier.

L'ARGENT:—Les terrains merveilleux de Cobalt, Lorrain Sud et Gowganda placent Ontario dans une position prédominante. A venir jusqu'au 31 décembre 1923, la production de l'argent dans Ontario atteignait une valeur de \$227,200,000. Les mines d'argent d'Ontario produisent aujourd'hui plus d'une tonne d'argent pur. La découverte récente des richesses souterraines des mines Keeley et Frontier dans Lorrain Sud ont produites du minerai aussi riche que celui découvert dans les mines de Cobalt à leurs débuts.

LE NICKEL:—Les mines de Sudbury produisent 90 pour cent du nickel du monde entier, un métal tout aussi important aux industries qu'il l'était durant la guerre. Les nouvelles demandes pour l'acier nickelé, le métal monel, le nickel malléable, le nickel composé et ses alliages ont forcé les mines de nickel à une production aussi intense que durant la guerre.

Elles sont rares, les parties du monde, offrant d'aussi grands avantages aux chercheurs de minéraux que les terrains encore inconnus du Nouvel Ontario, que l'explorateur peut attendre avec confiance.

Les Lois d'Ontario sont équitables tant à l'explorateur qu'au spéculateur. Le Gouvernement offre toute l'assistance voulue pour le défrichage des chemins, le nettoyage des ruisseaux et la construction des chemins, donnant ainsi accès aux concessions minières. Si le terrain est d'une richesse suffisante des lignes de communications par chemin de fer sont aussi établies. L'extension des lignes d'em